

**Zeitschrift:** Revue Militaire Suisse  
**Herausgeber:** Association de la Revue Militaire Suisse  
**Band:** 62 (1917)  
**Heft:** 3

**Artikel:** L'instruction de l'infanterie en vue du combat  
**Autor:** Loriol, G. de  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-339931>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 30.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## L'instruction de l'infanterie en vue du combat.

---

L'instruction que nous donnons à nos troupes tient-elle suffisamment compte des expériences de la guerre actuelle ? entrant en campagne, nos unités et nos hommes seraient-ils capables de prendre part au combat ? seraient-ils au contraire déconcertés par des faits inattendus que l'instruction reçue n'a pas envisagés ?

Ce sont là des questions que maint officier a dû se poser à lui-même pendant nos services de relève.

Que nous cherchions une réponse dans les critiques et dans les remarques faites par nos chefs à l'occasion de nos exercices, ou directement dans l'étude de la guerre qui a inspiré ces critiques, nous devons reconnaître que nous sommes encore loin de compte. Dans bien des domaines l'instruction que nous donnons à nos troupes est insuffisante ; elle est surtout trop souvent livrée au hasard, sans but précis.

Nous avons beaucoup de peine à sortir de l'ornière coutumière ; la routine est un chemin commode et facile ; pour créer du neuf il faut d'abord un effort de l'imagination, qui doit être suivi d'un second effort non moins réel, celui qui consiste à faire passer ses idées et sa volonté dans l'esprit des subordonnés chargés d'exécuter la nouvelle conception.

C'est précisément cet effort que demandent de nous les « Directives pour l'instruction en vue du combat », émises en novembre 1916 par le commandement de notre armée.

L'exposé qui va suivre s'inspire des principes contenus dans ces Directives et s'efforce d'établir ce qui doit être enseigné et comment il faut instruire.

Le procédé qui paraît rationnel pour élaborer un programme consiste à fixer la physionomie et la caractéristique du combat moderne, à se demander ensuite quelles aptitudes, quelles qualités doivent posséder ceux qui doivent y prendre

part (hommes, section, compagnie), à établir enfin d'après quelles méthodes il faut enseigner ce qui a été reconnu nécessaire.

Notons cependant qu'il serait dangereux de se borner à copier exclusivement les formes que nous voyons employer dans la guerre de tranchées. La guerre de mouvements avec ses alternatives de marches et de combats, sera très certainement notre lot au début d'une campagne. La guerre de tranchées ne commence que lorsque le mouvement n'est plus possible; elle n'est que le résultat d'un combat sans décision.

Abandonner complètement l'instruction de la conduite du feu ou de la progression sous le feu aux grandes distances, ou encore l'étude des avant-postes, serait donc une grave faute.

Mais il est clair que la guerre de mouvement elle-même appliquera dans une large mesure les procédés de la guerre de tranchées, et que notre instruction doit tenir compte des enseignements fournis par cette dernière.

---

De nombreuses publications sont à la disposition de celui qui cherche à étudier la physionomie et les caractéristiques du combat moderne. On peut citer, entre autres :

*Les expériences de la guerre actuelle*, publiées par notre Etat-major.

Les ouvrages du capitaine Lafargue :

*Le récit des combats de Loos* (septembre 1915) publié par le War-Office anglais.

*Die Champagne-Herbstschlacht 1915*, publié sous les auspices du commandement de la III<sup>e</sup> armée allemande, etc., etc.

L'étude de ces ouvrages, ou d'autres analogues, fournira les enseignements qui formeront la base de l'instruction.

Mais on trouvera aussi une source de renseignements qui n'est point à dédaigner dans les très nombreux récits épisodiques qui ont paru depuis 1914. Qu'ils soient écrits par des gens du métier ou non, ces ouvrages méritent de retenir l'at-

tention parce qu'ils ne cherchent pas à généraliser, à établir des principes, mais se bornent à raconter, à citer des faits.

Choisir judicieusement quelques épisodes de combats, en lire à la troupe le récit, puis exécuter des exercices qui représentent ces épisodes, n'est-ce point là une très bonne méthode d'instruction et d'éducation ?

Les bibliothèques des sociétés militaires ou des divisions possèdent certainement un grand nombre d'ouvrages de ce genre. Tout chef appelé à diriger l'instruction de sa troupe doit pouvoir les consulter et s'en inspirer pour organiser des exercices.

Cherchons donc d'abord, en étudiant ces sources, à en dégager quelques faits caractéristiques qui puissent nous servir de base pour organiser l'instruction de notre troupe.

Dans la défensive.

Une première particularité est qu'elle combat sur plusieurs lignes successives.

Avant la guerre, on considérait qu'on devait défendre une ligne; celle-ci rompue ou enveloppée, la défense devait quitter le champ de bataille. La conception née de la guerre est différente: le défenseur ne doit point désespérer s'il doit sur quelque point quitter sa position; il doit au contraire garder l'espoir d'arrêter l'assaillant lorsque ce dernier sera à bout de souffle; il ne cède donc le terrain que pas à pas, jusqu'à ce qu'une occasion se présente de le reprendre.

De cette conception résulte l'établissement de tranchées successives, échelonnées sur une grande profondeur, destinées à faciliter ce mode de combat.

Mais, en outre, cette défensive qui doit utiliser ces positions successives ne s'accommode pas d'une troupe qui ferait une retraite générale dès qu'un point de la ligne est perdu; elle exige que chaque élément de tranchée, compagnie, section, groupe, homme isolé même, combatte pour son compte, se défende à outrance même s'il est entouré et n'a plus de chances d'échapper. Ainsi l'assaillant ne pourra progresser que très lentement, et les réserves de la défense peuvent se préparer et contre-attaquer; en outre, la ligne d'attaque est disloquée,

morcelée en une foule de combats partiels, elle est à la merci du retour offensif.

Un tel mode de combat suppose une troupe dans laquelle on a développé à fond la valeur individuelle de chaque homme ; il n'est possible que si chacun est persuadé que c'est de lui que dépend le sort de la bataille, est fermement décidé à battre l'adversaire qu'il aura en face de lui et est capable de le faire, c'est-à-dire habile à utiliser son arme et le terrain.

Tous les récits de la guerre nous offrent de nombreux exemples de défensive à outrance de faibles éléments momentanément isolés.

Parlant de l'esprit qui anime le soldat attendant l'attaque des Français, l'auteur de *Die Champagne-Herbstschlacht* nous dit (page 53) : « Chacun sait qu'il aura un rude combat à livrer, un combat dans lequel il sera seul et où il aura personnellement son adversaire. Il sait que le succès ne peut être amené par la supériorité de la masse, mais qu'il sera dû à la valeur individuelle de chacun. »

Plus loin (page 65), il décrit une partie du champ de bataille : « Dans le combat, les rangs se sont rompus, chaque bout de tranchée, chaque buisson, chaque trou d'obus devient une forteresse qui nécessite un siège et un assaut. La vague de l'assaillant est rompue, morcelée en petits paquets. C'est une vraie petite guerre dans laquelle le défenseur a l'avantage de connaître à fond le terrain. »

Il narre aussi l'histoire de canonniers de tranchée qui se sont enfermés dans leur coupole cuirassée. En vain les Français les entourent, frappent sur leur abri : ils continuent le feu sur les troupes qui arrivent, et c'est ainsi que leurs camarades les retrouvent, lorsqu'enfin la contre-attaque vient les délivrer (pages 62-63).

Le capitaine Lafargue (*Etude sur l'attaque*, page 17) cite aussi le cas de ces mitrailleuses, restées seules en arrière, maintenant l'ennemi jusqu'à ce que du renfort soit arrivé.

Une seconde particularité, qu'il est à peine besoin de mentionner tant elle ressort clairement de tous les récits, est l'importance de la fortification.

Entendons par là l'emploi ou la création de moyens techniques par toutes les troupes, même par les éléments les plus infimes : la section, le groupe même, doivent savoir construire rapidement un couvert ou se protéger au moyen d'un obstacle.

Un point qui mérite d'être relevé est encore le suivant. La ligne de défense comprend d'une part des tranchées continues, de l'autre des centres de résistance. Ces derniers (que nous appelons points d'appui) sont constitués par un village, un bois, un saillant, ou simplement par un ouvrage fortifié. Ils sont mis en état de défense de façon à flanquer par leurs feux les tranchées intermédiaires.

Or nous voyons apparaître une tendance caractéristique dans l'attaque : renoncer à attaquer le point d'appui, le masquer au moyen de troupes plus faibles, et pousser au contraire l'attaque à droite et à gauche ; celle-ci réussie, et le point d'appui étant isolé, en faire le siège avec une deuxième ligne ou une réserve tandis que la première ligne continue à progresser.

Mais il est clair que cette attaque, passant à côté du point d'appui, ne peut réussir tant que ce dernier peut la flanquer par son feu.

Ce sera donc une tâche importante pour l'artillerie de l'assaillant de détruire avant l'attaque les lisières flanquantes des points d'appui, et la défense peut s'attendre à un tir très puissant dirigé contre elles.

Le défenseur devra chercher à se soustraire à l'effet de ce feu. Deux procédés s'offrent à lui :

Ou bien enterrer très profondément les ouvrages des lisières flanquantes, leur donner une grande force de résistance ; ou bien retirer la défense de ces lisières en arrière du point d'appui, à l'abri du feu d'artillerie, et la démasquer en occupant rapidement la position au moment où l'infanterie ennemie est au combat rapproché et peut être prise sous un feu d'enfilade, son artillerie ne pouvant plus tirer sans la menacer. Une tâche de ce genre peut fort bien incomber à une compagnie ou à une section ; notons en

passant que les mitrailleuses sont tout particulièrement indiquées pour des opérations de cette nature.

Nous trouvons, dans les récits de guerre, de nombreux exemples montrant quel effet peuvent produire quelques fusils ou une mitrailleuse qui se démasquent brusquement et ouvrent le feu sur le flanc de l'assaillant (voir par exemple le récit du capitaine Henri Carré, *Revue des Deux-Mondes* du 15 octobre 1916).

L'offensive nous offre aussi quelques traits caractéristiques qui doivent attirer l'attention de ceux qui dirigent l'instruction de la troupe; il faut citer en tous cas :

La nécessité d'une préparation très complète de l'attaque, d'une grande profondeur du dispositif, et d'une réglementation très minutieuse du mouvement et des feux.

L'attaque sera précédée d'une préparation d'autant plus complète que l'ennemi aura eu plus de temps pour organiser sa position. En ce qui concerne l'infanterie, elle comprendra : la reconnaissance et l'étude de la position ennemie; l'établissement de la liaison avec les mitrailleurs et avec l'artillerie, de façon à amener une coopération complète des armes; la préparation matérielle de la troupe (distribution des munitions, éventuellement de vivres, de grenades, organisation du paquetage, etc., etc.), enfin la mise en ligne dans les secteurs de départ.

La nécessité d'une grande profondeur du dispositif résulte du procédé même de la défensive, qui ne cède le terrain que pas à pas et peut se raccrocher à ses tranchées successives.

Pour enlever ces dernières, il ne suffit pas d'un échelon bientôt arrêté ou morcelé par le premier assaut, mais il faut une succession d'échelons qui viendront enlever le premier ou compléter son œuvre en donnant l'assaut des deuxièmes et troisièmes lignes de la défense.

Il est clair qu'il ne faut pas copier en toute occasion les formations que nous voyons employer pour l'attaque dans les combats actuels et donner ainsi une forme rigide et invariable à nos dispositifs. Ce serait contraire à l'esprit de notre règlement qui veut que la formation s'adapte au terrain et aux circonstances. Cependant il est intéressant d'étudier et de



fixer quelles sont les relations entre le front et la profondeur.

Lafargue donne un front de 1800 mètres à une division de douze bataillons. Avec ces douze bataillons il forme trois lignes :

- une première ligne de six bataillons ;
- une seconde ligne de quatre bataillons ;
- une réserve de deux bataillons.

D'autre part, les six bataillons de la première ligne forment deux échelons : un premier de quatre bataillons, un second de deux bataillons. Les 1800 mètres de front sont donc répartis pour le premier assaut entre quatre bataillons, ce qui donne 450 mètres au bataillon de première ligne.

D'après la brochure de la troisième armée allemande (*Die Champagne Herbstschlacht*), les Français auraient attaqué dans leur offensive de Champagne comme suit :

La division (quatre régiments) sur un front de 1000 à 1500 mètres, trois régiments accolés, un en réserve.

Chaque régiment avait ainsi un front de 350 à 500 mètres, et avait mis ses bataillons sur trois lignes, chaque bataillon formant une vague d'assaut. — Le bataillon a donc un front de combat de 350 à 500 mètres.

Dans les combats de Loos, en septembre 1915, le quatrième corps anglais donne un front de 1500 à 2000 mètres à ses divisions. Chaque division a deux brigades (à quatre bataillons) en première ligne et une brigade de réserve. La brigade de première ligne a deux bataillons en premier échelon et deux bataillons en soutien.

Le front de la première ligne de la division est donc réparti entre quatre bataillons, ce qui donne 400 à 500 mètres pour le bataillon.

Mais d'autres récits nous montrent le bataillon sur un front de combat plus restreint encore (200 à 300 mètres et même moins).

Bien entendu, il faut se garder de considérer les dispositifs qui nous sont décrits comme des formations de manœuvre destinées comme telles à se mouvoir et capables de progresser sous le feu. Il est essentiel de se rappeler que ce sont des



formations d'assaut. C'est le dispositif qui règle la sortie successive des échelons de la parallèle de départ, les troupes étant amenées au fur et à mesure dans cette dernière par des boyaux de communication et à couvert.

Cela dit, il est intéressant de chercher encore à se représenter, pour pouvoir l'exercer, dans quelle formation le bataillon ou la compagnie sortent de la position d'assaut.

Ce qui ressort nettement de toutes les descriptions, c'est :

1<sup>o</sup> Que, pour réussir, chaque assaut doit être donné par des lignes successives *très denses*. Le nom de *vagues*, donné à ces lignes, indique ce que l'on attend de cette formation : lorsque la première vague a donné son effort, une seconde vague vient compléter ou achever son œuvre, et ainsi de suite jusqu'à ce que la défense soit complètement brisée.

2<sup>o</sup> On ne peut demander à chaque *ligne*, ainsi constituée par plusieurs vagues, qu'un seul assaut. Il faut donc une série de lignes suivant la première et destinées aux assauts successifs à donner sur les positions successives de la défense.

Le capitaine Lafargue préconise, pour la vague qui part pour l'assaut, la ligne coude à coude, ou à un demi pas d'intervalle, précédée, si la distance à parcourir est supérieure à 100 mètres, de quelques tirailleurs à grands intervalles.

Les vagues ultérieures ou les secondes lignes auront d'abord à rattraper la première vague arrêtée : elle pourront sortir de la parallèle de départ en lignes minces (à grands intervalles entre les hommes), mais ces lignes se doubleront en atteignant la première vague arrêtée, reformant une ligne dense pour continuer l'assaut.

La section en ligne ayant un front de 40 mètres, si nous appliquons ces principes au bataillon, nous aurons les dispositifs suivants.

*Premier exemple :*

Le bataillon engagé sur un front de 300 mètres, en première ligne, part avec ses quatre compagnies en avant-ligne ; chaque compagnie, disposant d'un front d'environ 80 mètres, constitue deux vagues de deux sections.

*Deuxième exemple :*

Le bataillon, engagé sur un front de 150 mètres (corres-

pendant à un front d'environ 500 mètres pour la brigade), part avec deux compagnies en avant-ligne, constituées comme ci-dessus en deux vagues, et deux compagnies en réserve, constituant les troisième et quatrième vagues.

Ce ne sont du reste que des exemples destinés à établir le rapport entre le front et la profondeur, et qui supposent un assaut contre une position parfaitement reconnue. Il est clair que si tel n'est pas le cas, le bataillon sera beaucoup plus économe dans l'engagement de ses premières forces ; déployé sur un front de 300 ou 400 mètres, il aura par exemple une compagnie en première ligne, chargée de reconnaître l'ennemi, de fixer la disposition de ses forces, et trois compagnies en réserve, formant les vagues d'assaut. Tout autre dispositif peut être imaginé et exercé ; toutefois la formation par vagues de compagnies entières (toute la compagnie constituée en une vague de 160 mètres) n'est pas recommandable, puisqu'elle amène le mélange des unités dès que les deuxième vagues viennent doubler.

### **Réglementation des mouvements et des feux.**

La première tâche de l'offensive sera donc d'arriver à constituer à distance d'assaut les lignes denses nécessaires à cet assaut.

La solution du problème nous est déjà connue, elle nous est indiquée par notre règlement d'exercice :

« C'est, aux grandes distances, l'infiltration par des lignes minces, peu vulnérables, qui se succèdent et se rejoignent dans la position de feu ; c'est l'utilisation habile des chemine-ments couverts par la troupe et par les chefs ; c'est aussi l'emploi du feu pour anéantir l'ennemi et permettre la progression jusqu'à la position d'assaut. Ce seront enfin, en terrain découvert et devant une position très forte, les mouvements de nuit, la ligne d'assaut amenée avant le jour à bonne distance de la position, creusant éventuellement une parallèle de départ et des boyaux de communication pour que les deuxième lignes puissent suivre.

La guerre de tranchées ne nous livre guère que des exem-

ples de ce dernier procédé, puisque les positions sont depuis des mois ou des années en face l'une de l'autre, souvent déjà à distance d'assaut.

Il faut cependant insister dans l'instruction, sur différents points qui sont tout à fait caractéristiques.

1<sup>o</sup> La puissance du feu, surtout du feu d'artillerie, est telle que la progression de l'infanterie est impossible si l'on ne met en œuvre tous les moyens pour la faciliter.

Le mouvement en avant n'est donc possible qu'avec une troupe possédant une grande habileté à utiliser le terrain, et une grande souplesse dans les formations.

Mais, même pour cette troupe, l'appui de sa propre artillerie sera très souvent indispensable. Il faut, d'une part, que l'infanterie soit soutenue aux moments critiques (passages à découvert et visibles, etc.), d'autre part, qu'il n'y ait pas dépense inutile de munitions d'artillerie dans le temps où l'infanterie peut avancer sans aide. Cela nécessite une liaison constante entre les deux armes, liaison que nous ne saurions trop exercer.

2<sup>o</sup> Lorsque l'infanterie arrive dans la zone battue par le feu de l'infanterie ennemie, il lui faut contre-battre ce feu tout en gagnant du terrain.

Or si le feu de la défense a déjà un effet certain dès 1000 mètres contre l'assaillant qui se meut et présente un but visible, le tir de l'assaillant, au contraire, a un effet tout à fait nul sur les buts invisibles que lui présente la défense. En outre, pour ouvrir le feu, il faut mettre les fusils en ligne. Donc dès le moment de l'ouverture du feu, l'utilisation des cheminements couverts est restreinte par la nécessité de tirer; l'idée de progression cède le pas à l'idée de feu.

Il semble que ce soit une tâche tout indiquée pour nos mitrailleuses d'infanterie que de remplacer pour le feu l'infanterie jusqu'à ce que celle-ci soit à distance efficace de feu. D'abord leur gerbe dense et précise aura plus d'effet que la gerbe de la troupe; en outre, il est infiniment plus facile de les sortir momentanément d'un cheminement couvert, de leur trouver une position masquée, que de faire la même opération avec une section ou une compagnie.

Elles seront donc un appui précieux pour l'infanterie, lui évitant l'ouverture du feu aux grandes et aux moyennes distances, lui permettant de progresser sans perte de temps.

Mais cet appui réciproque doit aussi être exercé.

### L'assaut.

Comme nous l'avons vu, on part de la position d'assaut, par vagues.

Une première phase sera la marche pour atteindre l'obstacle. Ce trajet sera fait au pas ou au pas gymnastique, mais les sections alignées.

Le capitaine Lafargue insiste sur l'importance de l'alignement, dont l'influence, dit-il, est prodigieuse.

La vague atteint ainsi l'obstacle et ouvre le feu. Pendant ce feu on complète la destruction de l'obstacle, que l'artillerie a déjà battu pendant sa préparation de l'attaque. S'il s'agit d'un réseau de fil de fer, rappelons que notre infanterie est munie d'un appareil destiné à couper le fil d'un coup de feu.

Chacun détruit ainsi l'obstacle devant lui et le traverse ; puis la vague se reforme et continue à tirer.

S'agit-il d'abatis, la vague attendra à une certaine distance que les patrouilles de sapeurs aient réussi à se glisser jusqu'à l'obstacle et à le faire sauter.

Dès ce moment commence la charge individuelle. Persuadé que c'est de lui, de sa valeur personnelle, que dépend le sort de la bataille, chacun fonce droit devant lui, cherchant à atteindre son ennemi, le prévenant d'un coup de feu s'il le couche en joue, l'attaquant ensuite avec furie à la baïonnette.

C'est à ce moment que la deuxième vague part à son tour. Elle aura probablement à traverser un tir de barrage de l'artillerie ennemie dont le rôle, à ce moment, consiste à isoler l'assaillant qui a atteint la position, à l'empêcher de recevoir des renforts. L'artillerie de l'attaque devra donc à ce moment une protection efficace à son infanterie, si elle veut que celle-ci puisse faire partir ses deuxième et troisième vagues.

L'assaut peut du reste comporter aussi l'emploi de la grenade. Si l'artillerie, dans sa préparation, n'a pas réussi à détruire les couverts de la défense, et si le défenseur est masqué dans de profonds abris, et se sert lui-même de la grenade, la vague de l'assaillant devra préparer son attaque en accablant l'ennemi à coups de grenades.

Telle situation peut du reste se présenter, qui nécessite l'emploi individuel de la grenade pendant l'assaut. Tout homme doit donc être exercé à son maniement.

*(A suivre.)*

Lieut.-colonel DE LORIOI.

---